

# L'argent excrément du diable

Francesco Giorgi

(ré-élaboration du texte original par *Lucio Russo* — Traduction de l'italien de Daniel Kmiciek)

Aux matines de Casa Santa Marta, le Pape François a dit, le 1<sup>er</sup> février 2016, que l'argent était « l'excrément du Diable », qu'il rend « malades pensée et foi et nous fait aller par une autre voie ». Ceci nous a induit à représenter, ré-élaboré surtout dans sa forme, *L'argent « excrément du Diable »*.

Nous le publions fragmenté en petites parties, en substitution à l'article édité le 21 février 2002, déjà présent dans notre « *Osservatorio spirituale* [ospi.it] ».

**01** — La lecture de l'ouvrage *L'argent « excrément du diable »*<sup>1</sup>, de Massimo Fini, nous a suggéré des considérations dont nous pensons qu'elles peuvent intéresser tous ceux qui étudient les œuvres de Rudolf Steiner consacrées à ce qu'on appelle « la question sociale » et, en particulier, à l'économie.

**02** — Fini écrit : « La capacité de l'argent de croître comme une tumeur sur le corps qui lui a donné vie, jusqu'à l'envahir complètement, l'étouffer et le détruire, dérive de sa nature exquisément tautologique, de son aptitude à s'auto-alimenter, en devenant ainsi une fin, une fin ultime, qui n'a plus d'autres fins en dehors de lui-même »<sup>2</sup> ; « de moyen utile, il est devenu une fin ; de serviteur, il s'est fait maître »<sup>3</sup> : mais parvenu « au sommet de sa puissance et de son auto-alimentation tautologique, gonflé et hautain comme la grenouille de la fable, il est prêt d'exploser au premier coup d'aiguille »<sup>4</sup>. Se présentent donc ici deux problèmes différents : que la quantité de l'argent ou des *valeurs nominales* actuellement en circulation dépasse pathologiquement celle des *valeurs réelles* (des biens et des services concrètement disponibles) est un problème *économique* ; que l'argent se soit transformé de « moyen » en « fin », ou de « serviteur » en « maître », est au contraire, un problème *éthique* ou *spirituel*.

**03** — que l'argent revête une valeur de *moyen* ou une valeur de *fin* ne dépend pas « de sa nature exquisément tautologique » ou « de son aptitude à s'auto-alimenter », mais de la façon dont l'être humain est en relation avec lui et l'utilise. Seul l'être humain peut lui conférer une valeur de moyen et de fin. Non pas parce que l'argent n'a pas *une valeur objective qui est la sienne*, mais parce que celle-ci peut être, soit *mortifiée* (par des sujets enclins au « paupérisme »), soit *exaltée* (par des sujets enclins au « consumisme »), soit *dénaturée* (par des sujets enclins au « fétichisme »).

Dans tous ces cas, on a une altération de la saine « relation objectale » avec l'argent (« l'argent — dit Georg Simmel — est la forme la plus pure de l'instrument »)<sup>5</sup>.

**04** — Il est rare toutefois que l'on parle de la valeur spirituelle de l'argent. Pour certains, en effet, une telle valeur est *spirituelle, mais non objective* (donc subjective), pour d'autres, à l'inverse, elle est *objective, mais non spirituelle* (donc matérielle).

Fini observe que l'argent « a une *valeur d'échange* sans avoir une *valeur d'usage* » (« Moi, je peux certainement être disposé à échanger ma vache pour de l'argent mais je n'échangerai jamais tous les biens du monde avec tout l'argent du monde. Parce que je ne saurai pas quoi en faire »)<sup>6</sup> et souligne la nécessité de distinguer « *l'argent*, de la *monnaie* qui en est le support matériel »<sup>7</sup>.

Simmel appelle le premier « argent-fonction » et la seconde « argent-substance ». Gianfranco Poggi (auteur d'une étude sur *La philosophie de l'argent* de Simmel) écrit : « D'une part, l'argent symbolise quelque chose d'aussi abstrait qu'un rapport et celle-ci est la *fonction* constitutive de l'argent qui lui est

<sup>1</sup> M.Fini: *Il denaro "sterco del demonio"* - Marsilio, Venezia, 1998;

<sup>2</sup> *ibid.*, p. 265;

<sup>3</sup> *ibid.*, p. 12;

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 276;

<sup>5</sup> *cit.* in G.Poggi: *Denaro e modernità - La "filosofia del denaro" di Georg Simmel* - Il Mulino, Bologna 1998, p. 143;

<sup>6</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 17;

<sup>7</sup> *ibid.*, p. 19;

exclusive ; d'autre part, l'argent se présente comme un objet et en tant que tel, il a un aspect *substantiel*, qui le rend comparable aux autres objets et particulièrement avec ceux dont les valeurs économiques, l'argent lui-même permet aux gens d'évaluer et de transférer »<sup>8</sup>.

Aucun des deux ne parle donc de « l'argent-valeur ». Cela dépend du fait qu'on peut saisir la réalité de « l'argent-valeur » seulement si l'on cesse de la projeter inconsciemment sur la réalité de « l'argent-substance » (comme le font les réalistes naïfs) ou sur celle de « l'argent-fonction » (comme le font les réalistes métaphysiques).

La réalité de « l'argent-valeur » c'est la réalité de « l'argent-concept » ou de « l'argent-idée » (du concept ou de l'idée de l'argent). À cause de ceci il échappe autant au *nominalisme*, pour ainsi dire, *hard* de Fini qu'à celui *soft* de Simmel (Hegel écrit : « Certainement dans les temps modernes, à aucun autre *concept* n'est allé aussi mal qu'au concept lui-même, au *concept* en soi et par soi »)<sup>9</sup>.

Pour *expérimenter* la réalité de « l'argent-valeur » (de l'essence de l'argent) et non pas la seule manifestation existentielle dans l'*espace* (en tant que substance) et dans le *temps* (en tant que fonction), il faut développer des niveaux de conscience supérieurs à celui ordinaire intellectuel. C'est seulement de tels niveaux (dits par Steiner, « imagitatif », « inspiré » et « intuitif ») qui permettent en effet d'expérimenter, lucidement, la réalité de cette essence (spirituelle) de l'argent qui « resplendit entre les ténèbres » de la conscience ordinaire (toute essence se révèle comme expérience *noétique* au penser, comme expérience *esthétique* au sentir et comme expérience *éthique* au vouloir).

L'argent, affirme Steiner, « est l'expression, l'instrument, le moyen dont se sert l'esprit pour intervenir dans l'organisme économique fondé sur la division du travail »<sup>10</sup>.

**05** — L'argent, dit Simmel, « n'a pas tant une fonction, qu'il *est* une fonction »<sup>11</sup>.

Mais est-il plausible que l'on donne une fonction sans un sujet qui l'explique ? Non, parce que seul un sujet qui *est*, peut *avoir* (ou développer) une fonction.

Dans notre cas, le sujet est l'argent-valeur ; l'argent-fonction joue inversement le rôle de médiateur entre l'argent-valeur et l'argent-substance : à savoir qu'il joue le rôle de médiateur entre le monde *supérieur* de l'idée ou de la qualité et celui *inférieur* de la matière ou de la quantité.

La substance matérielle peut avoir une valeur, mais la valeur ne peut pas avoir de substance matérielle (à cause de ceci l'intellect, incapable d'expérimenter la substance spirituelle, la juge « abstraite »).

Même l'argent-fonction peut avoir une valeur, mais pas une substance matérielle.

De la même façon que le temps joue le rôle de médiateur entre la réalité *suprasensible* de l'idée et celle *sensible* de l'espace, l'argent-fonction, — dans sa forme *sensible-suprasensible* — joue le rôle de médiateur entre la réalité de l'argent-valeur et celle de l'argent-substance (il serait plus correct de dire, par conséquent, que ce n'est pas « le temps c'est de l'argent, mais c'est « l'argent c'est du temps »).

L'idée, rayonnante comme un Soleil, rend participante à sa lumière autant la fonction que la substance. Quand une monnaie n'a plus cours légal, sa valeur décline sur l'horizon économique, mais ressurgit, tôt ou tard, dans la numismatique (le même destin ont tous les objets dont la valeur, après avoir diminué à au même pas que leur vieillissement, se mettent à revivre ensuite dans le champ de la collection de meubles et d'objets divers des années '50 et '60 ou de l'antiquité).

Les réalités illuminées dans le temps et dans l'espace de la valeur sont changeantes, tandis qu'immuable est la réalité de la valeur (comme immuable est l'esprit humain, appelé à donner une *juste valeur* à l'âme, à la vie et au corps et à tout ce qui l'entoure).

Simmel se dit convaincu — selon ce que réfère Poggi) — que « le premier sujet de grande signification de la vicissitude historique de l'argent » est constitué de la relation de l'argent-substance avec l'argent-

<sup>8</sup> G.Poggi: *op. cit.*, p. 162;

<sup>9</sup> G.W.F.Hegel: *Estetica* - Einaudi, Torino 1967, p. 107;

<sup>10</sup> R.Steiner: *I capisaldi dell'economia* - Antroposofica, Milano 1982, p. 57;

<sup>11</sup> G.Poggi: *op. cit.*, p. 153;

fonction<sup>12</sup> ; nous, nous sommes au contraire convaincus (à la lumière, s'entend, de la science de l'esprit) que « le premier sujet » d'une telle vicissitude est constitué par l'interrelation de trois facteurs : celui *spirituel* ou *culturel*, celui *juridique* et celui *économique*.

**06** — Comme il est impossible de comprendre le phénomène-argent si l'on fait abstraction de la réalité économique, ainsi il est impossible de comprendre la réalité économique si l'on fait abstraction de la réalité juridique et de celle culturelle : à savoir si l'on fait abstraction de la réalité de l'organisme social.

Pourrions-nous comprendre l'activité du cœur si nous l'isolions de celle du système circulatoire ? Et pourrions-nous comprendre l'activité du système circulatoire si nous l'isolions de celle du système métabolique et de celle du système neurosensoriel : à savoir, si nous l'isolions de la réalité de l'organisme humain ?

L'exemple n'est pas fortuit. Comme l'activité métabolique est députée, dans l'organisme humain, à assurer l'*échange* (à savoir l'ensemble des transformations chimiques qui rendent possibles la conservation, l'activité et le renouvellement des tissus), ainsi la vie économique est-elle députée, dans l'organisme social à assurer l'*échange*. L'idée de l'argent est née et s'est développée pour faciliter l'échange, justement.

Simmel écrit : « Si tout trafic économique se base sur le fait que moi, je veux avoir quelque chose qui, pour l'instant, se trouve en possession d'un autre et que celui-ci me le cède si je lui donne en échange quelque chose que je possède et qu'il veut avoir, il est aussi évident que dans ce processus bilatéral, l'élément nommé en dernier ne se présentera pas toujours quand apparaît le premier. À d'infinies reprises, je désirerai l'objet **a** qui se trouve en possession de **A**, alors que l'objet ou la prestation **b**, que je céderais volontiers en échange, est absolument privé(e) d'intérêt pour **A** ; ou bien les biens offerts réciproquement sont objet du désir des deux parties, mais il n'est pas possible d'atteindre immédiatement un accord sur les quantités dans lesquelles ils se correspondent. Par conséquent, pour atteindre le degré maximum de réalisation de nos fins, c'est d'une valeur extrême que soit introduit dans la chaînes des fins un élément intermédiaire, dans lequel on peut convertir **b**, à tout moment et qu'à son tour, il puisse dans la même mesure se convertir en **a**, presque comme n'importe quel type de force — celle de l'eau qui tombe, du gaz chauffé, de la pale d'un moulin poussée par le vent — si elle est reliée à une dynamo, peut être convertie en n'importe quel type de force. Le moyen d'échange universellement reconnu devient le point de passage de toute transaction onéreuse bilatérale. Il s'avère, comme dans les exemples susdits, un élargissement de l'agir finalisé, proprement parce que c'est un moyen pour obtenir de manière indirecte et au moyen d'une institution publique des objets désirés, mais inatteignables par tout effort directement adressé à eux. Comme mes pensées doivent assumer la forme de la langue comprise par tous, pour favoriser, au travers de cette voie indirecte, mes buts pratiques, ainsi mes actions ou mes avoirs doivent parvenir à la forme de la valeur monétaire pour servir à la continuation de ma volonté »<sup>13</sup>.

**07** — Le phénomène économique fondamental est constitué, selon Simmel, non pas par la production, mais par l'échange. Il estime en effet « économique » seulement cette action-là qui « comporte la comparaison entre deux choses (ou deux conditions ou deux activités), chacune desquelles possédant une valeur en soi-même, mais dans des circonstances dans lesquelles il n'est pas possible de posséder ou de jouir des deux valeurs pour un sujet déterminé, de manière que celui-ci doit se priver de la possession ou de la jouissance d'un objet, pour s'en assurer la possession ou la jouissance de l'autre »<sup>14</sup> [...] » Le fait qu'une chose vaille quelque chose en termes purement économiques, signifie que pour

<sup>12</sup> *ibid.*, p.162;

<sup>13</sup> G.Simmel: *Il denaro nella cultura moderna* - Armando, Roma 1998, pp. 47-48;

<sup>14</sup> G.Poggi: *op. cit.*, p. 104;

moi, elle vaut quelque chose, à savoir que moi, je suis disposé à renoncer à *quelque chose* pour l'acquérir »<sup>15</sup>.

Steiner aussi soutient que « le problème économique surgit pour l'être humain dès qu'il a quelque chose à vendre ou à acheter ». [Par contre si je produis des légumes dans mon jardin et que je les consomme moi-même, il n'y a pas de « problème économique », car je suis toujours dans la production primaire que j'assume moi-même. Pendant 20 ans, j'ai fait cela **dans le remord** de ne pas soutenir ainsi l'achat des produits bio du commerce, car un « commerçant » m'avait dit que je lui faisais « concurrence », en mangeant des produits bio faits par moi-même. Parfois il faut très longtemps pour comprendre ce genre de choses ! *ndt*]

Quand il y a quelque chose à « vendre ou à acheter », naît le problème du *prix* : C'est-à-dire celui auquel doivent aboutir — comme dit Steiner — les problèmes économiques les plus importants, puisque dans le prix culminent toute les forces, toutes les impulsions actives dans l'économie »<sup>16</sup>.

### 08 — Mais comment naît le prix ?

Nous avons vu qu'au dire de Simmel, un échange se produit à chaque fois que, pour acquérir une chose qui vaut, « je suis disposé à renoncer » à une autre chose qui vaut. C'est à cause de ceci que Steiner affirme que les hommes n'exercent pas tant un échange de *biens* que bien plutôt un échange de *valeurs*. « En quelque endroit que nous nous trouvions placés dans le processus économique, — dit-il — et que celui-ci s'extériorise en un achat-vente, nous avons en substance un échange de valeurs. Nous ne rencontrons pas d'autre échange que celui de valeurs. Au fond, c'est une erreur de parler d'échange de biens ».

Quand se produit « un échange de valeurs », le prix prend forme. Steiner explique encore : « Ce qui résulte dans le processus économique, quand valeur et valeur se heurtent l'une à l'autre pour s'échanger, c'est le prix. On verra apparaître le prix quand dans le processus économique, une valeur en heurte une autre »<sup>17</sup>.

Nous voici donc aux prises de la valeur : non pas cependant, celle idéale ou spirituelle (incommensurable), mais avec celle économique (commensurable).

Comment se crée la valeur économique ?

Pour comprendre comment se crée une telle valeur, il est nécessaire — dit Steiner — de considérer deux sources différentes : l'une est représentée par le *travail humain appliqué à la nature* ; l'autre par l'*esprit humain appliqué au travail*. « Ceux-ci — affirme-t-il — sont en substance deux pôles du processus économique. Il n'y a pas d'autres voies au travers desquelles sont engendrées des valeurs économiques. Ou bien la nature est modifiée par le travail humain, ou le travail est modifié par l'esprit »<sup>18</sup>.

La valeur est donc une manifestation de l'esprit : dans un cas, de l'esprit humain comme *volonté* ou *force* ; dans l'autre, de l'esprit humain comme *pensée* ou *forme*.

19 — Dire, comme le fait Steiner, que le prix surgit « quand dans le processus économique une valeur en heurte une autre » équivaut à dire que la valeur naît quand *une qualité heurte une autre qualité*. La valeur qui dérive du « travail humain appliqué à la nature » se crée quand la qualité du bien naturelle se rencontre avec la qualité du travail humain : à savoir avec l'habileté de l'*homo faber*. Pour pouvoir devenir une « valeur économique » il doit cependant être immergé, en tant que *marchandise*, dans le circuit des échanges (« Dans le travail — dit Steiner — on n'a pas une valeur économique directe »<sup>19</sup>). La fatigue dépensée pour transformer un quelconque bien naturel (pour transformer par

<sup>15</sup> *ibid.*, p. 105;

<sup>16</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 23;

<sup>17</sup> *ibid.*, p. 33;

<sup>18</sup> *ibid.*, p. 32;

<sup>19</sup> *ibid.*, p. 135;

exemple une branche d'arbre en bâton de marche) ne suffit pas *en soi*, à créer une valeur économique, même quand elle en crée éventuellement d'autres, de soins de santé, d'esthétiques ou d'utilitaires. La valeur qui naît de « l'esprit humain appliqué au travail se crée quand la qualité du travail se rencontre avec la qualité de l'esprit : à savoir, avec l'ingéniosité de l'*homo sapiens* (Léopoldo Pirelli disait : « Efficience veut dire bien faire les choses, efficacité signifie faire les choses justes »)<sup>20</sup>. Le premier de ces deux processus (celui de la transformation du bien naturel par le travail humain) crée une valeur (une valeur qui devient économique seulement à partir du moment où le bien transformé est immergé, comme marchandise, dans le marché) ; le second (celui de la transformation du travail humain par l'esprit) crée à l'inverse une *plus valeur* (une valeur qui s'ajoute à la première et l'incrémente).

**10** — Steiner dénomme « **vNT** » la valeur qui découle de la transformation de la Nature par le Travail humain et « **vTE** » la valeur qui découle de la transformation du Travail de la part de l'Esprit humain. Pour simplifier nous appellerons la première « **vV** » (valeur Volonté) et la seconde « **vP** » (valeur Pensée).

Lorsque, sous l'effet de la transformation du travail par l'esprit, la *division du travail* survient dans le processus économique, la valeur-Volonté se voit fractionnée ou bien, comme dit Steiner, « démembrée ».

Lorsque le bien naturel est transformé par le travail de plusieurs personnes, la valeur « **vV** » en vient à se subdiviser dans les valeurs partielles « **vV1** », « **vV2** », « **vV3** », etc. « Ce qui existe dans la réalité — observe Steiner — doit de quelque manière être divisé, quand la valeur **vNT** » [*notre* « **vV** »] passe à la division du travail [...] Par quoi doit-il être divisé ? Quel sera le diviseur ? « Qu'est-ce qui subdivise ce processus ? »<sup>21</sup>.

C'est ici qu'il répond que l'autre valeur entre en jeu : celle qu'il appelle « **vTE** » que nous, nous appelons « **vP** ». Le rapport de cette seconde valeur avec la première est exprimée par une fraction de laquelle « **vV** » est le numérateur et « **vP** » le dénominateur.

**11** — À partir du moment où ce point est d'une grande importance, nous essaierons de le clarifier en recourant à un exemple.

Imaginons que l'individu **A**, après avoir construit l'outil **a**, veut le troquer avec celui **b**, construit par l'individu **B**. Au cas où celui-ci soit d'accord, on aura un échange qui laissera tous deux satisfaits.

Mais qu'arriverait-il si l'outil **a**, au lieu d'être réalisé par un seul individu **A**, avait été réalisé en partie par **A**, en partie par **C** et en partie par **D** ? Dans ce cas, l'individu **A**, après avoir échangé l'outil **a** avec celui **b**, il devrait le diviser en trois parties et les distribuer entre **lui**, **C** et **D**.

Une chose de ce genre, avec un bien concret, on ne peut pas toujours la faire. Quel sens aurait, en effet, un échange en raison duquel **A** fût ensuite contraint à démonter l'outil **b** pour en garder un morceau et donner les deux autres à **C** et **D** ?

La différence entre les deux situations est déterminée par le fait que dans la seconde est intervenue la division du travail. C'est celle-ci à exiger la création d'un bien ou, pour mieux dire, d'une marchandise qui, en développant un rôle de médiation, se prête à être subdivisée sans faire défaut, à cause de ceci, à sa propre fonction. Cette marchandise c'est l'argent.

**12** — Simmel dit que l'argent jouit, avec l'instrumentalité », de la « transportabilité », de la « dissimulabilité », de « l'impersonnabilité », du « caractère abstrait », de la « potentialité et de la « dynamicité », et d'une divisibilité particulière<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> cit. in A.Mazzuca: *I potenti del denaro* - Edipem, Milano 1983, p. 14;

<sup>21</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 61;

<sup>22</sup> G.Poggi: *op. cit.*, p. 149;

Rappelons que l'échange primitif *direct* des biens (le troc) n'a pas été directement substitué par celui *indirect* de l'argent, mais plutôt par celui (déjà indirect de toute manière) d'un quelconque objet concret auquel était conféré ou reconnu, par la collectivité, le privilège de développer cette fonction médiatrice qui est caractéristique des billets de banque modernes.

(L'argent-valeur, l'argent-fonction et l'argent-substance, sont des réalités hiérarchiquement ordonnées. C'est de l'évolution idéale du premier que dépend celle dynamique du second et c'est de celle-ci que dépend celle matérielle du troisième.)

Fini écrit : « Aussi bien au Néolithique que parmi les soit-disant « modernes primitifs » il a existé une forme de monnaie : la *monnaie-marchandise*. Pratiquement, tout ce qui avait une appréciation collective et une diffusion adéquate pouvait être monnaie-marchandise : coquillages, huîtres, sel, perles, bracelets, chaînettes, peaux. À la catégorie de la monnaie-marchandise appartiennent aussi la *monnaie-ustensile* et la *monnaie-bétail* (bœufs, vaches, brebis) »<sup>23</sup>.

Dans une phase successive, à de tels objets concrets sont préférés les métaux précieux (l'or et l'argent). Ensuite, quand on s'est rendu compte, comme dit Simmel, que les métaux précieux, outre que rares, sont difficiles à purifier et à frapper, instables dans leur valeur et peu adaptés à des transitions de petite valeur économique (car dans ce cas, la valeur de la substance risque de dépasser celle nominale), on passe d'abord aux métaux non-précieux (au bronze) et puis à la monnaie de papier ou au billet de banque.

**13** — L'argent résulte d'une métamorphose graduelle de la marchandise. « Tout l'argent — dit justement Steiner — s'est autrefois transformé de marchandise en argent »<sup>24</sup>.

L'argent-fonction, non seulement a toujours subordonné l'argent-substance, mais il a pris désormais un net avantage sur celui-ci (que l'on pense, par exemple, aux chèques, aux cartes de crédit et à tout ce qu'on dit de l'avènement prochain d'une *society cashless* [société sans monnaie].)

Poggi écrit : « La « substance tangible », qui sert de support à l'argent et lui permet de représenter des valeurs économiques, est pratiquement disparue, en progressant selon l'approximation asymptotique vers « l'élimination complète de la base matérielle de l'argent » »<sup>25</sup>.

(Tandis que nous étions en train de remanier ces notes, la presse annonce que le 5 avril 2016 on célébrera en Italie et dans divers pays européens la sixième édition du « *No Cash Day* [Jour sans monnaie] ».)

**14** — À ce point-ci, nous pouvons modifier notre fraction en mettant, à la place du numérateur « **vV** » (valeur-Volonté) la marchandise et à la place du dénominateur « **vP** » (valeur-Pensée) l'argent<sup>26</sup>.

En observant cette fraction (ce rapport entre marchandise et argent), on comprend tout de suite que lorsque le quotient sera supérieur à un, la quantité de marchandises disponibles sera supérieure à celle de l'argent ; quand il sera égal à un, la première sera égale à la seconde ; quand elle sera inférieure à un, la seconde sera supérieure à la première.

Un tel quotient constitue un indice de l'état de santé plus ou moins bon de la vie économique : on a en effet une vie économique qui n'est pas saine, aussi bien dans le cas où l'argent, tout en étant présent, les marchandises à acquérir sont absentes que dans celui où les marchandises, tout en étant présentes,, l'argent est absent pour les acquérir.

Andrei Kryliencko écrit : « Un système monétaire sain devrait fournir à la communauté la monnaie, qui est une mesure de la valeur, un instrument d'échange et, si nécessaire, un moyen de thésaurisation. Pour s'acquitter de ces fonctions le niveau des prix dans le système doit être stable ; autrement dit le

---

<sup>23</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 54;

<sup>24</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 138;

<sup>25</sup> G.Poggi: *op. cit.*, p. 165;

<sup>26</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 62;

rapport numérique entre le volume des biens et services échangés dans une communauté et le volume de la monnaie au moyen de laquelle ceux-ci sont échangés, devrait être constant »<sup>27</sup>.

Steiner fait observer, en outre, que les concepts habituels de l'*offre* et de la *demande* n'embrassent pas le phénomène en entier. On devrait en effet considérer qu'une « *offre* de marchandise c'est une *demande* d'argent et qu'une *offre* d'argent c'est une *demande* de marchandise »<sup>28</sup> et que la relation entre ces deux facteurs varie en fonction du rôle développé dans la vie économique : l'offre, par exemple, représente pour le consommateur « un offre en argent », pour le producteur « une demande de marchandises », pour le commerçant un « quelque chose qui se trouve proprement au milieu entre argent et la marchandise »<sup>29</sup>.

Cela veut dire que lorsque le quotient de notre fraction est inférieur à un (quand la quantité de l'argent ou des *valeurs nominales* est supérieure à celle des marchandises ou des *valeurs réelles*), on a, du point de vue du consommateur, un excès d'offre d'argent, de celui du producteur un excès de demande de marchandises et de celui du commerçant une altération du rapport physiologique entre le premier et le second.

Fini met justement l'accent sur cet aspect de la pathologie économique.

On ne peut nier, en effet, que la quantité des valeurs nominales circulantes aujourd'hui a exagéré dans une mesure impropre à celle des valeurs réelles qu'elle devrait représenter et à laquelle elle devrait toujours, plus ou moins, correspondre.

Fini dit, pour le coup : « Le jour où le colossal volume de l'argent en circulation, ou une partie consistante de celui-ci, se présentera à l'encaissement pour être converti en biens, services et travail qu'il ne représente plus depuis longtemps, peut-être même depuis toujours, le système croulera »<sup>30</sup>.

**15** — Pour expliquer la différence entre l'usage « physiologique » et celui « pathologique » de l'argent, nous recourons de nouveau à un exemple.

Imaginons que *Tizio*, ayant travaillé pendant quelque temps au service de *Caio* et ayant amassé un certain pécule (à savoir ayant accumulé un capital déterminé), décide de l'investir en entreprenant une activité autonome. Pour ce faire, il devra engager une partie de son capital (dite « constante ») pour l'acquisition de ce qu'on appelle des « moyens de production » et une autre (dite « variable) pour payer ses propres dépendants. C'est en ces deux parties que se scinde ce capital *productif* qui crée du travail, des biens et services (des valeurs réelles). À partir de l'investissement productif de son capital, *Tizio* espère aussi en retirer un avantage ou un profit légitime (Il n'existe pas de point du processus économique — observe Steiner — où l'on ne doit pas parler de profit, d'avantage. Et un tel avantage n'est pas seulement quelque chose d'abstrait ; les appétits économiques immédiats de l'être humain y tendent et doivent y tendre. Qu'il s'agisse d'acheteur ou de vendeur, l'aspiration économique vise au profit, à l'avantage propre et c'est celle-ci l'aspiration qui cause tout le processus économique, qui constitue sa force. C'est l'équivalent de la masse dans le processus du travail en physique »)<sup>31</sup>.

Imaginons donc que *Tizio*, grâce au concours de circonstances heureuses, réussisse, en un délai relativement bref, à doubler son capital et se trouve ainsi à devoir décider, soit de le *réinvestir* dans un autre entreprise, ou bien de le *thésauriser*, ou encore de l'engager dans quelque entreprise *spéculative*. Dans le premier cas, il réinvestira le capital dans le travail (soit pour transformer les biens naturels, soit pour transformer le travail lui-même), en l'utilisant ainsi de manière « transitive » et socialement fertile ; dans le deuxième cas, il l'investira dans ce qu'on appelle des « biens-refuge » (la propriété immobilière et foncière, l'or, les pierres précieuses, les œuvres d'art, etc.), en l'utilisant ainsi de

<sup>27</sup> A.Kryliencko: *La moneta e il bene comune* - Solfanelli, Chieti 1988, p. 21;

<sup>28</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 109;

<sup>29</sup> *ibid.*, p. 111;

<sup>30</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 276;

<sup>31</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 139;

manière « transitive », mais socialement stérile ; dans le troisième cas, il l'investira dans une activité spéculative, en l'utilisant ainsi de manière « intransitive » et socialement néfaste.

On a « la victoire de la spéculation », écrit Argo Villella, quand on a « d'énormes masses financières qui se déversent sur les valeurs au plus haut taux d'intérêt »<sup>32</sup>.

Quoiqu'il soit improbable que le capital accumulé par *Tizio* constitue une « énorme masse financière », le fait reste qu'il lui serait suffisant, afin de lui donner de l'essor, d'acquérir aujourd'hui un certain nombre d'actions au coût  $x$  et de les revendre au coût  $x + y$ .

Villella écrit encore : « Qu'on réfléchisse sur le fait que, sans n'avoir rien produit d'utile, une quantité de monnaie passe de mille à mille deux cents pour avoir changé d'expression d'un compte de marks en dollars ou pour avoir acheté hier une certaine quantité d'or et de l'avoir revendue aujourd'hui. Certes, de telles opérations comportent un risque mais que l'on considère à l'inverse combien il faut d'efforts en inventivité, esprit organisé, sens commercial, capacité exécutive, pour augmenter les ventes d'une industrie quelconque de 10% ! »<sup>33</sup>.

**16** — « On dit — affirme Steiner — que l'argent doit avoir de petites dimensions, mais à cause de sa rareté aussi en petit format, une valeur élevée. Or, ceci est le meilleur système pour thésauriser l'argent (Lycurgue l'avait déjà observé, qui introduisit un type d'argent plus volumineux comme remède à l'encontre de l'enrichissement illicite [en 338 ! *ndt*]). Cette qualité est précisément celle qui rend l'argent plus apte à être conservé avec facilité et qui constitue donc une incitation relative à la thésaurisation ; si les pièces de cent liras étaient en effet grandes comme un table, il serait certes difficile de les thésauriser ; l'enrichissement serait moins aisé qu'il est aujourd'hui, et serait plus tape-à-l'œil »<sup>34</sup>. (Simmel prévoit parmi les propriétés de l'argent aussi celle de sa « dissimulation »).

L'usage impropre de l'argent, qui commence par la thésaurisation et culmine avec la spéculation doit être jugé « impropre » non pas par moralisme, mais parce qu'il s'avère de fait « non économique » ou « anti-économique ». En arrêtant ou en pervertissant le mouvement (la circulation) de l'argent, la thésaurisation et la spéculation, arrêtent ou pervertissent *la vie et l'âme de l'économie*. La première, en en stoppant le mouvement, transforme l'argent en une réalité « immobile » ; la seconde, en en inversant le mouvement, le fait régresser, à l'instar de la *libido* freudienne, du plan « objectal » de l'investissement productif (« fertile ») au plan « narcissique » de l'investissement improductif (« stérile »). En tant que « auto-investi » (auto-référentiel), l'argent commence (comme dit Fini) à « s'auto-alimenter » de manière obsessive et insatiable, en s'abstrayant ainsi toujours plus de la saine vie économique et sociale.

C'est vrai que « l'aspiration économique vise au profit » ou « à l'avantage propre », mais il est aussi vrai qu'un tel intérêt « particulier » pourrait être redimensionné et harmonisé avec celui général, au cas où la guidance du processus économique fût confiée à de *libres associations de producteurs, commerçants et consommateurs* : ou bien, à des associations dans lesquelles fût donné un moyen aux intérêts divers de se rencontrer et de s'affronter entre eux et de pouvoir ainsi *librement se tempérer*. « Sitôt que le système associatif s'insère dans le processus économique — dit justement Steiner — l'intérêt personnel sera directement mis de côté et la vision générale du processus lui-même s'activera inversement ; dans la formation du jugement économique sera aussi présent l'intérêt des autres. Un vrai jugement économique ne peut pas se former sans cela ; c'est pourquoi, à partir des processus économiques nous sommes poussés à la réciprocité entre hommes et à ce qui se développe ensuite à partir d'une telle réciprocité, à savoir, au sens objectif de la communauté qui opère dans les associations »<sup>35</sup>.

<sup>32</sup> A. Villella: *Metafisica della moneta* - Basaia, Roma 1984, p. 9;

<sup>33</sup> *ibid.*, p. 10;

<sup>34</sup> R. Steiner: *op. cit.*, pp. 165-166;

<sup>35</sup> *ibid.*, pp. 146-147;



17 — Si l'argent a un *corps*, une *âme* et un *esprit*, quel est alors cet esprit qui en anime la fonction socialement négative et quel est celui qui en anime la fonction socialement positive ?

Autant l'argent réussit à se constituer comme une fin, autant il défaille à la tâche de servir, comme moyen, l'esprit humain (le Je). Cela signifie — quand ce n'est pas l'esprit de l'être humain qui l'anime — que l'anime alors un esprit qui, en poursuivant des fins non humaines (inhumaines ou dés-humaines), en dénature la fonction économique et sociale.

Ceux qui connaissent la science de l'esprit de Rudolf Steiner n'auront pas de difficultés à reconnaître chez un tel esprit une « entité ahrimanienne » : à savoir, un démon *sans âme* qui *réduit toute qualité à la quantité*. L'argent — fit justement Fini — « est un être sans qualité. Sauf une. Sa qualité c'est la quantité »<sup>36</sup>.

Quelle valeur véhiculerait à l'inverse l'argent, s'il était géré consciemment par l'être humain et non pas inconsciemment par Ahriman ?

Pour répondre à cette question, il suffit d'écouter ce que dit Simmel : « À la complexité et croissance anormales de la vie moderne contribue surtout notre division du travail qu'au stade de l'échange en nature, on ne put développer évidemment au-delà ses débuts insuffisants. Comment serait-il possible de mesurer les valeurs réciproques des produits singuliers, s'il n'existait un terme de mesure commun à toutes les diverses choses et qualités ? Comment l'échange pourrait-il avoir lieu sans rencontrer des obstacles et difficultés, s'il n'y avait un moyen qui nivelât toute différence, dans lequel on pût convertir chaque produit et qui pût à son tour se convertir en tout produit ? En rendant possible la division de la production, l'argent lie inmanquablement les êtres humains entre eux, parce que chacun travaille désormais pour autrui et seul le travail de tous crée l'unité économique complexe qui intègre la prestation partielle de l'individu »<sup>37</sup>.

En rendant « possible la division de la production » et en permettant ainsi aux êtres humains de « travailler les uns pour les autres », l'argent, s'il est consciemment géré par l'être humain, serait le véhicule (économique) de la *fraternité*. C'est proprement pour ceci que Ahriman vise à s'en rendre maître et à le placer au service, non pas de la fraternité, mais bel et bien de l'*égoïsme* (ce qui revient à dire de la conscience corporelle, spatiale ou « bourgeoise » du Je).

Tout comme, somme toute, l'argent est « l'excrément du Diable » (comme le dit le titre de l'ouvrage de Fini) le démon lui-même *restitue* sous forme de fin ce que lui aussi, ne sait *assumer* que sous forme de moyen.

18 — Simmel cultive l'illusion que la « maladie » moderne de l'argent puisse aller à la rencontre d'une « guérison spontanée ». Rien n'empêche, dit-il de fait, que « l'économie monétaire, comme toutes les grandes forces de l'histoire, puisse être comparée à cette lance mythique en mesure de guérir seulement les blessures qu'elle inflige »<sup>38</sup>.

Simmel espère dans le « miracle », alors que Fini, convaincu qu'il est, que l'argent naît malade et que les « êtres humains pourraient faire au mieux sans »<sup>39</sup>, ne se pose pas le problème d'une thérapie, mais se limite à remarquer le fait qu'avec la croissance du volume ou de la quantité d'argent circulant, s'aggrave aussi la maladie dont il l'estime porteur.

Tous ceux qui sont convaincus (à l'instar de Fini) que la « maladie » de l'argent est « congénitale » ne peuvent pas faire autrement, en effet, qu'en souhaiter son élimination charitable (une sorte d'euthanasie), alors que tous ceux qui sont convaincus (à l'instar de Simmel) qu'une telle « maladie » est « acquise », se sentent appelés à trouver un remède apte à le guérir : à savoir, apte à éviter que le volume des valeurs nominales circulantes dépasse, de façon anormale, celui des valeurs réellement existantes.

<sup>36</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 31;

<sup>37</sup> G.Simmel: *op. cit.*, pp. 76-77;

<sup>38</sup> *ibid.*, p. 94;

<sup>39</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 18;

(Nous disons « de façon anormale » parce que, quel que soit le remède en mesure d'éliminer du circuit économique les valeurs nominales excédantes, on devra de toute manière s'arranger à mettre hors de danger cette quote-part des mêmes qui sert, sous forme de « capital », à entreprendre de nouvelles initiatives.)

**19** — L'altération du rapport physiologique entre la quantité des valeurs nominales et celle des valeurs réelles est due à divers facteurs. Parmi les plus importants, il y a celui du *crédit*. À partir du moment où, « plus de 90% de la monnaie d'un pays industrialisé évolué — affirme Krylienکو — est créé sous la forme de prêts bancaires à l'État ou aux secteurs industriel et commercial »<sup>40</sup>, il survient que « tandis que les banques créent de la « monnaie », une telle création ne monétise pas l'intérêt qui est débité, à savoir, qu'elle ne lui fournit pas de couverture monétaire [...] Il y a, pour le dire brièvement, un déséquilibre permanent entre la quantité de monnaie due aux banques et la quantité de monnaie en circulation avec lequel effectuer le remboursement »<sup>41</sup>. Pour remédier à cette anomalie, Krylienکو voudrait que la « responsabilité de créer et d'émettre la monnaie des communautés, qui devrait être un service public sans but lucratif » ne fût point « laissée aux mains des banques, une industrie privée organisée avec l'objectif de faire du profit ». L'activité des banques, dit-il en effet, devrait être confinée « au financement de l'industrie et du commerce non pas par la monnaie créée par elles, mais avec l'argent effectivement en leur possession »<sup>42</sup> : c'est-à-dire, avec leur « capital net ou leurs dépôts engagés »<sup>43</sup>.

En tout cas, le système économique actuel prévoit soit un crédit à la *production* soit un crédit à la *consommation*. Cela signifie (ces critiques de Krylienکو restant fermes) que si, avec le premier argent se voit prêté aujourd'hui, en confiance, ce qui se transformera demain en biens concrets, avec le second, à l'inverse, se voient prêtés aujourd'hui des biens concrets en confiance qu'ils se transformeront demain en argent (comme cela advient, par exemple, avec les ventes à tempérament). Le crédit à la consommation se base donc sur l'*argent virtuel*. Si pour acquérir, disons, un réfrigérateur, on signe une traite qui échoit un an après la date d'acquisition, on met en circulation un argent qui n'existe pas actuellement, mais dont on a confiance qu'il existera. Celui qui a échangé un réfrigérateur avec la traite peut cependant, en la virant, la faire circuler à l'instar d'un argent réel. C'est de cette façon qu'à la quantité des valeurs nominales créée par l'Institut d'émission vient s'ajouter une quantité de valeurs virtuelles « mises », pour ainsi dire, par tous les créditeurs.

(Roberto Bencivenga écrit : « La technologie transposée aux nouveaux produits financiers a décuplé la quantité potentielle d'argent en circulation. Selon une étude de la *Banque des Règlements Internationaux* de Bâle, les nouveaux instruments de finance virtuelle (*swap, future, option call, option put, forward, cap, floor, swaption*, pour ne citer que les plus connus parmi les deux mille existants) ont créé une bulle financière de plus de 40 000 milliards de dollars (en échange de 1700 milliards, environ 68 millions de milliards de Lires [...]). L'informatique, en créant un monnaie virtuelle, est devenue de fait une banque d'émission qui favorise les spéculations financières<sup>44</sup>. » Les données rapportées sont celles de 1995.)

Le vrai problème (le vrai contre-sens) est cependant constitué par le désir de disposer d'un argent dont la valeur nominale soit *durable dans le temps* et à *la fois* couverte par des valeurs réelles *périssables dans le temps*.

<sup>40</sup> A.Krylienکو: *op. cit.*, p. 22;

<sup>41</sup> *ibid.*, pp. 24 e 25;

<sup>42</sup> *ibid.*, p. 26;

<sup>43</sup> *ibid.*, p. 27;

<sup>44</sup> R. Bencivenga: *Il Fattore D - La storia del denaro dalle origini ai nostri giorni* - Sperling & Kupfer - Milano 1998 pp. 314-315;

20 — Fini écrit : « L'argent, quoi qu'en pensât naïvement Ezra Pound, est périssable »<sup>45</sup> : il dépérit « plus ou moins lentement à cause de l'inflation, qui est un phénomène constant, qui l'accompagne depuis la naissance, ou à cause de la dévaluation »<sup>46</sup>.

L'institution d'une péremption de la valeur économique de la monnaie (proposée par Pound) serait donc superflue, parce qu'à le faire « dépérir » y pourvoiraient l'inflation et la dévaluation.

Une chose, toutefois, est la « valeur économique » de la monnaie, sa « quantité » en est une autre.

Quand on affirme (comme le fait par exemple Krylienko) que le « rapport numérique entre le volume des biens et services échangés dans une communauté et le volume de la monnaie au moyen de laquelle ceux-ci sont échangés devrait être constant », c'est un problème de quantité qui se pose et non pas de valeur : le même posé par Fini, alors qu'il réclame l'attention sur le fait que l'argent, s'étant multiplié comme une tumeur, fera crouler le « système » au moment même où son « volume colossal » (« ou une partie consistante de celui-ci ») sera présenté « à l'encaissement pour être converti en biens, services et travail ».

La quantité et la valeur économique de la monnaie, tout en étant étroitement corrélées (une augmentation de la première peut produire une diminution de la seconde et inversement), restent distinctes.

Au cas où l'on considère, en outre, qu'à la quantité des monnaies officielles (nominales) vient à s'ajouter, comme nous avons vu, celle des monnaies officieuses ou virtuelles, il devient clair que le dépérissement « rampant », « vivace » ou « galopant », de la valeur économique de la monnaie, déterminée par l'inflation, n'est pas suffisant pour résoudre la situation.

Le fait est que l'inflation et la dévaluation diminuent la valeur économique de la monnaie, mais pas sa quantité, alors que la péremption de la monnaie serait en mesure de résoudre aussi bien le problème de sa valeur économique, que celui de sa quantité.

Mais sur quel plan devrait intervenir cette péremption ?

Évidemment pas sur le plan de l'argent-substance : pour faire expirer une monnaie, il suffit en effet de la détruire.

Sur celui de l'argent-valeur ? Non plus. L'argent-valeur (l'argent-idée), on peut en effet le transformer (dans ses manifestations), mais pas le détruire (dans son essence).

La péremption de l'argent peut intervenir de fait, seulement sur le plan de l'argent-fonction : à savoir sur un plan qui est autant *dynamique* que *juridique* (c'est la valeur légale de la monnaie à garantir sa valeur économique).

Instituer une péremption de l'argent signifierait donc intervenir sur le plan juridique (de l'argent-fonction) de manière telle que la quantité des valeurs nominales circulantes soit *périodiquement* réglée sur la base de celle des valeurs réelles.

(Si l'on comparait la quantité des valeurs réelles à « l'heure solaire moyenne » et celles des valeurs nominales à l'heure marquée par l'horloge, il ne s'agirait que de réguler, de temps en temps celle-ci sur la base de celle-là.)

La « maladie » qui afflige la valeur économique de l'argent-substance, en le rendant périssable et instable, est donc une chose différente de la « mort » de l'argent-fonction. C'est seulement celle-ci qui est en mesure, en effet, de mettre à zéro aussi bien la valeur économique de la monnaie que sa quantité. (En ne plaçant évidemment pas de confiance dans la nature périssable due à l'inflation et à la dévaluation, Fini souhaite une « abolition » de l'argent. Toutefois, la raison pour laquelle il estime cette idée moins « naïve » que celle de la péremption avancée par Pound, n'est pas claire.)

Steiner reconnaît, comme Fini, la nature périssable de l'argent, mais il reconnaît aussi, comme Pound, l'exigence d'une péremption périodique.

---

<sup>45</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 21;

<sup>46</sup> *ibid.*, p. 22;

On peut du reste faire l'hypothèse que l'inflation exerce *a posteriori* une action usante sur la valeur de la monnaie, justement parce que il n'y a rien qui exerce *a priori* une action nette sur sa quantité.

**21** — Fini ne s'inquiète pas d'étudier la manière dont puisse s'exercer un contrôle physiologique de la quantité circulante des valeurs nominales (au point de pouvoir la diminuer ou l'augmenter conformément à l'allure de la quantité des valeurs réelles) aussi parce que l'argent, à ce qu'il dit, est un « rien » (*Histoire d'un pari fascinant sur le néant*, tel est, en effet, le sous-titre de son travail). Il écrit : « L'argent, qui doit être distingué de la monnaie dans laquelle il s'incarne, de la même façon que l'Esprit de l'hostie consacrée, même s'ils forment ensemble un corps mystique, est un concept, une idée, une logique, une abstraction, qui cependant, comme l'expérimente chacun de nous dans la pratique quotidienne, a un caractère concret inévitable. Alfred Sohn-Rethel, avec un oxymore efficace, l'a défini comme une « abstraction réelle »<sup>47</sup>.

Dans la « pratique quotidienne » de l'économie on expérimente, en effet, le « caractère concret » de l'argent-substance, mais on expérimente encore plus la « force » de cet argent-valeur qui, en se mutant de moyen en fin, acquiert le pouvoir de devenir, de « serviteur », « patron ».

Mais quelle force, au-delà de celle légale, qui lui est confiée par le droit, est en mesure d'utiliser une « abstraction réelle » pour l'élever (arbitrairement) à une fin ?

Fini dit : En tant que promesse et crédit fondés sur la confiance, l'argent se lie au temps, à ce temps particulier qui est le *futur*. La confiance dans l'argent est une confiance dans le futur. L'argent est, au travers de la confiance, le *trait d'union* [en français dans le texte, *ndt*] entre présent et futur Et c'est ici que se trouve le noyau dur de toute la question argent. C'est cette accointance au futur qui donne à l'argent sa force, sa dévastatrice capacité d'abstraction et d'action. Parce que l'être humain, surtout l'homme moderne, est un être qui se projette, il projette et cultive des illusions. Par contre, à partir de ce lien avec le futur, à partir de son *être* futur, l'argent dérive aussi l'insaisissabilité, les caractères indéfinissable et fuyant, la nature métaphysique. Parce que le futur est seulement une représentation du mental : c'est un temps inexistant »<sup>48</sup>.

Ce serait donc le futur (« l'accrochage avec le futur ») à conférer « à l'argent sa force ». Mais si le futur n'est, comme il dit, qu'une « représentation mentale », donc un « temps inexistant », comment est-il possible qu'une telle abstraction ou un tel néant possède une « capacité dévastatrice d'abstraction et d'action ? »

De deux choses l'une : ou bien l'argent-valeur et le futur sont des *idées réelles* (« abstractions réelles »), et leur force est alors celle des idées et de l'esprit (« Quand bien même l'argent — dit Steiner — est une chose exécrationnelle, dans une perspective éthique ou religieuse, dans le sens économique, il est l'esprit qui opère dans l'organisme économique, rien d'autre »<sup>49</sup> ; ou l'argent-valeur et le futur sont des *idées abstraites* (des « abstractions abstraites »), et leur force est alors celle d'une « illusion réelle ». Dans ce cas, il resterait cependant à expliquer d'où sa force tire-t-elle une « illusion réelle ».

**22** — Fini décrit la naissance de l'argent (advenue, comme il semble en Lydie, entre la fin du 8<sup>ème</sup> et le début du 7<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.), par ces paroles : Et finalement l'esprit de l'argent décida de descendre sur la Terre, de s'incarner et de se manifester aux hommes qui ignoraient encore son existence même s'ils la pressentaient »<sup>50</sup>.

Certes, il n'imaginait pas avoir saisi, ce-disant, une vérité (« l'esprit de l'argent » est en effet l'idée de l'argent ou l'argent-valeur).

Observée du point de vue de la science de l'esprit, la naissance de l'argent advient à la même période où advient, chez l'être humain, le passage de l'âme « de sensation » (mythologique) à celle

<sup>47</sup> *ibid.*, pp. 12-13;

<sup>48</sup> *ibid.*, p. 21;

<sup>49</sup> R.Steiner: *op. cit.*, p. 57;

<sup>50</sup> M.Fini: *op. cit.*, p. 76;

« rationnelle » (philosophique). « Avec l'argent — rappelle justement Fini — naît son frère jumeau, le marché. Et en même temps, firent leur apparition la philosophie, la science, l'économie, la *polis*, la démocratie, la personnalité, le travail individuel, la pauvreté individuelle et la solitude de l'être humain »<sup>51</sup>.

L'argent surgit donc en concomitance avec cette-conscience-là du je qui, pour atteindre une première maturation, devra attendre la naissance de l'âme « consciente » (le milieu du 15<sup>ème</sup> siècle). En effet, rappelle encore Fini, « pour arriver à la banqueroute, émise par un institut de crédit autorisé par l'État, avec une valeur légale sur tout le territoire national, il faudra attendre 1694 et la Banque d'Angleterre »<sup>52</sup>. On devra encore attendre, cependant, la « révolution industrielle » pour pouvoir vraiment parler « d'économie monétaire » et « d'entrepreneuriat ». Si, entre le 17<sup>ème</sup> et le 18<sup>ème</sup> siècles — dit toujours Fini — l'économie se met au centre de la vie de l'être humain, la soumettant aux exigences qui sont les siennes, au 19<sup>ème</sup> siècle, c'est l'argent qui se place au centre de l'économie, en finissant rapidement par la soumettre »<sup>53</sup>.

De cette façon on passe — pour le dire avec Werner Sombart — « de la richesse basée sur le pouvoir au pouvoir basé sur la richesse »<sup>54</sup>.

L'avènement de l'âme « rationnelle » signe le passage du pouvoir *théocratique* (fondé sur l'esprit) à celui *nomocratique* (fondé sur le droit) ; l'avènement de l'âme « consciente » signe au contraire le passage du pouvoir nomocratique à celui *plutocratique* (fondé sur la richesse et sur l'argent).

C'est l'évolution de l'âme, quoi qu'en pense les matérialistes, qui détermine le changement de la relation de l'être humain avec le monde, et donc avec le temps et avec l'espace.

Fini écrit : « Jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle, plus ou moins, l'immense majorité des êtres humains avaient vécu dans le présent. Les civilisations classiques, aussi bien grecque que romaine, les antiques civilisations moyen-orientales et orientales, mais aussi celles médiévales et féodales, étaient substantiellement ahistoriques. Le temps était celui cyclique de la nature, de la Terre, des saisons, qui se répètent toujours, immuablement, dans une sorte d'éternel retour nietzschéen de l'égal. Si dans certaines civilisations, sous la poussée de la prédication hébraïque et ensuite de celle chrétienne, on pensait au futur, c'était un futur métaphysique, religieux, posé au-delà et en dehors du temps historique et donc des vicissitudes humaines. Autour du 17<sup>ème</sup> siècle, la perception du temps commença à changer. À côté et dès lors, en crescendo, à la place d'un présent tranquille, fait irruption le futur dynamique compris, non plus comme une *au-delà* métaphysique, mais comme un *en-deçà* concret, à la portée de l'être humain et en fonction duquel on doit vivre »<sup>55</sup>.

Fini est donc convaincu que la clef du rapport de l'être humain avec l'argent réside dans le rapport de l'être humain au temps.

(Dans une entrevue accordée à l'occasion de la sortie de son ouvrage, à la question : « Mais où est donc le point de rupture entre l'équilibre préindustriel et les déséquilibres d'aujourd'hui ? », il répondit : « Ceci se trouve dans le concept du temps »<sup>56</sup>.

Mais il ne se demande pas, pour quelle raison la perception du temps commença à changer autour du 17<sup>ème</sup> siècle, il se limite à constater, avec un regret évident, qu'à partir de cette date, désormais la perception du temps en tant que *futur* a pris un avantage de plus en plus net et pernicieux sur celle antérieure du temps comme un présent.

Cette nostalgie de la perception du temps qui est la sienne en tant que *présent* est nonobstant, à bien y regarder, qu'une nostalgie du *passé* et donc le symptôme d'une disposition intérieure attirée plus par

---

<sup>51</sup> *ibid.*, pp. 76-77;

<sup>52</sup> *ibid.*, p. 123;

<sup>53</sup> *ibid.*, p. 189;

<sup>54</sup> *cit.* in M.Fini: *op. cit.*, p. 113;

<sup>55</sup> *ibid.*, p. 146;

<sup>56</sup> *cfr. Il Giornale*, 11 Settembre 1998;

l'idée de l'*être* que de celle du *devenir*. Son rejet du futur est, pour le coup, le rejet du *devenir* et de la *modernité*.

**23** — Avec cela, que ce soit clair, nous n'entendons pas le moindre nier le caractère pathologique adopté par la développement actuel de la modernité. Au contraire, c'est parce que nous partageons les préoccupations de Fini que nous nous sentons en devoir de relever les limites de son diagnostic et la naïveté de la thérapie qu'il suggère (*Seul le troc peut nous sauver* : ainsi est intitulée l'entrevue à laquelle nous nous sommes référés il y a peu). Dans son travail, par exemple, il n'y a aucune trace des rapports pourtant essentiels qui rattachent, d'un côté l'*intellect* à la *quantité* et au *passé* et, de l'autre, la *volonté* à la *valeur* et au *futur*.

Simmel observe, à ce sujet : « L'économie monétaire comporte la nécessité d'opérations mathématiques continues dans les rapports quotidiens. La vie de beaucoup d'êtres humains est remplie de ce définir, soupeser, calculer, réduire des valeurs qualitatives à des valeurs quantitatives. Cela contribue assurément à la nature intellectuelle et calculatrice de l'ère moderne face au caractère plus impulsif, totalisateur et sentimental des époques du passé »<sup>57</sup>.

Une fonction de la pensée intellectuelle c'est justement celle de « définir, soupeser, calculer et réduire des valeurs qualitatives en valeurs quantitatives ». Ce n'est pas à tort — dit Hegel — que « ce penser se compare au calculer, et inversement le calculer à ce penser »<sup>58</sup>.

Il faut observer toutefois que l'objet d'une semblable activité peut seulement être le passé : à savoir, ce qui existe déjà parce que *créé* ou *devenu*. Un objet de la volonté, sous forme de *but* ou d'*objectif*, est par contre le futur : à savoir, ce qui n'existe pas encore, et que l'on doit *créer* ou *faire devenir*.

Nous ne pouvons pas développer ici ces pensées, mais nous voulons espérer tout ce qui a été dit jusqu'ici suffise à comprendre que cette « irruption du futur » dans la vie des hommes dont parle Fini n'est que l'*irruption de la volonté*.

Le moment où naît l'intellect et la conscience de soi peut être représenté par Descartes, qui oppose à la *res cogitans* à la *res extensa* et formule le célèbre *cogito ergo sum*, alors que celui dans lequel la volonté « fait irruption » peut être représenté par ceux qui, comme Eduard von Hartmann sur le plan philosophique, et comme Freud sur le plan scientifique, soulèvent le problème de l'*inconscient*. Ce second moment (qui coïncide à peu près avec celui de la révolution industrielle) constitue pour l'intellect une sorte d'épreuve ou de défi.

Freud dit : « Dans le cas où ce serait le *Es*, il y régnerait le je » ; mais un Je qui veuille régner vraiment sur le *Es* ne peut plus continuer de se bercer sur les lauriers de l'intellect (du calcul), mais doit s'engager à développer un penser qui, à la différence de celui intellectuel (discret ou digital), soit doté d'une vertu (spirituelle) qui lui permette d'aller à la rencontre de celle du vouloir (naturelle) sans crainte d'en être dépassé (Si j'étais feu — a dit un Yogi — le feu ne me brûlerait pas). Comme l'œil, tout en étant merveilleusement structuré, n'est pas en mesure de développer la fonction de l'oreille, de même l'intellect, tout en rendant de précieux services à la connaissance de la réalité inorganique (l'unique qui puisse être comprise sur le plan quantitatif), n'est pas en mesure d'appréhender la réalité vivante et qualitative : vivante, dans notre cas, comme l'argent-fonction et qualitative comme l'argent-valeur.

**24** — Dans *La philosophie de la liberté*, Steiner rapporte le passage suivant de Herbert Spenser : « Si par un jour de septembre, en marchant à travers les champs, nous entendons soudain un froufroutement à quelques pas devant nous, et sur la berge du fossé, dont il nous semble que provienne ce froufroutement, nous voyons l'herbe se mouvoir, nous marcherons probablement tout droit à ce point,

<sup>57</sup> G.Simmel: *op. cit.*, pp. 89-90;

<sup>58</sup> G.W.F.Hegel: *Scienza della logica* - Laterza, Roma-Bari 1974, vol. I, p. 34;

pour voir ce qui produisit cette agitation de l'herbe. À notre approche, une perdrix s'envole du fossé et notre curiosité est alors apaisée : nous avons ce que nous appelons une explication des phénomènes »<sup>59</sup>. À cette interprétation d'un acte cognitif (fondée sur une association mnémotecnique présumée des données fournies par l'expérience sensible), Steiner oppose la réflexion suivante : « Quand moi, j'entends un froufrouement, je cherche avant tout le concept pour cette observation. Seul ce concept m'ouvre la voie au-delà du froufrouement. Celui qui ne pense pas au-delà, entend seulement le froufrouement et s'en trouve content. Au travers de ma réflexion, il m'est clair que je dois considérer le froufrouement comme un *effet*. Donc, c'est seulement lorsque j'ai conjugué le concept d'effet avec la perception du froufrouement, que je suis poussé à dépasser l'observation singulière et à rechercher une *cause*. Le concept d'effet appelle celui de cause, et moi je pars en recherche de l'objet-cause, que je découvre sous l'aspect de la perdrix. Mais ces concepts de cause et d'effet, moi, je ne peux jamais l'obtenir de la simple observation parce qu'elle est étendue à de très nombreux cas. L'observation suscite le penser et celui-ci seulement m'indique la voie pour relier l'expérience singulière à une autre<sup>60</sup>.

Comme on le voit, ce n'est pas la relation entre les deux données sensibles immédiates (la perception du froufrouement et celle de la perdrix) qui explique le phénomène, mais bien plutôt celle entre les deux concepts (d'effet et de cause) dans lesquels le penser les a résolues.

Pour pouvoir passer de la perception du froufrouement à celle de la perdrix, on doit en effet : **1)** traverser du seuil qui divise la sphère perceptive de celle des concepts ; **2)** traduire la perception du froufrouement dans le concept « d'effet » ; **3)** laisser que celui-ci s'unisse, dans la royauté des pensées (celui platonicien des « idées » ou celui goethéen des « mères »), au concept de « cause » ; **4)** retraverser le seuil en sens inverse et traduire le concept de « cause » dans la perception de la perdrix. Il doit être noté que ce processus présente une analogie significative avec celui qui permet d'échanger un objet contre un autre, grâce à l'argent.

Si je vends par exemple mon automobile pour en acheter une neuve, ne devrais-je pas d'abord traduire la vieille auto en argent et unir l'argent ainsi retiré à celui nécessaire pour atteindre le prix d'une neuve, et traduire enfin une telle somme dans l'objet de mes désirs ?

Le fait est que de la même façon que le penser, sur le plan cognitif, met en rapport entre eux les objets (les percepts) seulement après les avoir traduits en concepts, ainsi l'argent, sur le plan économique, met en relation entre elles les marchandises, seulement après les avoir traduites en prix.

Cette relation entre le penser et l'argent-fonction soulève cependant une inquiétante interrogation : si, dans la vie économique d'aujourd'hui, une énorme quantité d'argent virtuel (inconsistante ou *matériellement* « découverte »), ne sera-ce pas alors que dans la vie culturelle circule une quantité énorme quantité de pensée virtuelle (inconsistante ou *spirituellement* « découverte ») ?

**25** — Nous avons vu que l'argent, pour Fini n'est que quantité. En parlant de crédit, nous avons toutefois repéré un argent de *prêt* : ou bien, une *qualité* d'argent que Steiner distingue, soit de celle de l'argent d'*acquis*, soit de celle de l'argent de *donation*.

Inutile de dire que de telles distinctions qualitatives pourraient positivement opérer seulement dans le contexte d'une vie économique qui prévient pour les valeurs nominales un dépérissement analogue à celui auquel doivent être naturellement sujettes les valeurs réelles. Pour pouvoir introduire dans la vie de l'argent un élément qualitatif fertile, il faudrait par conséquent briser ce tabou qui empêche encore l'argent de dépérir.

Si « nous employons l'argent — observe Steiner — comme équivalent de l'échange pur, en face des objets périssables nous avons en vérité un concurrent illégitime, un concurrent justement déloyal, parce que dans les circonstances habituelles, l'argent ne semble pas se délabrer (et je dis expressément : « semble » ne pas dépérir) [...] Si je m'achète aujourd'hui un kilo de viande pour une certaine somme

<sup>59</sup> R.Steiner: *La filosofia della libertà* - Antroposofica, Milano, 1966, p. 49;

<sup>60</sup> *ibid.*, pp. 49-50;

d'argent et que d'ici à deux semaines, je dois engager une somme plus grande pour acheter la même quantité de viande, la cause pour laquelle je dois déboursier plus la seconde fois ne réside pas dans la viande, mais dans l'argent. Elle dépend uniquement de lui ; et si l'argent porte encore inscrit le même chiffre, il commence en réalité à mentir puisque sa valeur a décliné. Si, en échange d'un kilo de viande, je dois déboursier plus d'argent, il est clair que celui-ci a diminué de valeur »<sup>61</sup>.

L'inflation, selon Krylienko, n'est qu'un « symptôme (comme le fièvre, provoquée par une maladie) de désordre monétaire et elle n'est pas inévitable, ni d'autant moins nécessaire »<sup>62</sup>. L'inflation satisfait en effet, de manière *pathologique* (en rendant instable la valeur économique de la monnaie), cet « instinct de mort » naturel (Freud) qui n'a pas encore été concédé à l'argent jusqu'alors de satisfaire de manière *physiologique* (« Dans l'argent périssable — dit Steiner — nous avons le courant parallèle aux marchandises, aux biens, aux valeurs périssables ; à savoir aux valeurs réelles »)<sup>63</sup>.

Le problème d'une péremption périodique de l'argent implique évidemment celle du temps. Dans un contexte économique dans lequel opérassent de telles institutions, trois qualités diverses d'argent circuleraient, en rapport au temps : un « jeune », un « adulte », et un « vieil argent ». À partir du moment, ensuite, que la qualité représente la valeur (idéale) et que la fonction dépend de la valeur, à la diversification des qualités, s'ensuivrait une diversification (spontanée) des fonctions : l'argent jeune s'orienterait, vers l'*épargne* ou le *prêt* ; celui adulte vers la *consommation* ou l'*acquisition* ; celui vieux vers la *donation*.

Aujourd'hui, à savoir dans l'ère du marché mondial, ou de la soi-disant « globalisation », une institution de ce genre serait d'autant plus providentielle et salutaire (une chose, en effet, est la globalisation des marchandises, la marchandisation du globe en est une autre).

Imaginons, dit Steiner (1922), « que dans un territoire économique confinant avec un autre, il se produise, sans intervenir avec la raison, que l'argent se passe follement un caprice et que surgissent des difficultés eu égard au prix d'une marchandise nécessaire. Tant qu'une économie nationale se déroule au milieu des autres économie nationale et que des représailles ne sont pas faites, il suffit simplement d'importer l'article en question, il suffit d'accroître l'importation. De cette façon, on prend les mesures d'urgence. Mais dans une économie mondiale, on ne peut pas corriger les choses, parce qu'on ne peut pas importer des marchandises de la Lune »<sup>64</sup>.

Ce qui ne pourra plus être corrigé désormais de l'extérieur, devra donc être corrigé de l'intérieur. Pour ce faire on devra toutefois convenir « qu'il ne faut pas procéder arbitrairement, ni non plus s'abandonner aveuglément au chaos général qui règne aujourd'hui sur toute chose et qui entraîne toute valeur dans la confusion avec l'État économique qui s'occupe de tout, faisant un seul faisceau de l'argent de prêt, de l'argent d'acquisition et de l'argent de donation, alors que dans la réalité, ils se distinguent les uns des autres. Si l'on n'abandonne pas les choses à l'arbitraire, qu'on n'apporte pas la raison en elles, il faudra qu'entre l'argent d'acquisition, de prêt et de donation, et le renouvellement de l'argent intervienne l'action consciente des associations nécessaires »<sup>65</sup>.

**Francesco Giorgi** (*réélaboration de Lucio Russo*), Rome, le 8 mai 2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

---

<sup>61</sup> R.Steiner: *I capisaldi...*, pp. 169-170;

<sup>62</sup> A.Krylienko: *op. cit.*, p. 21;

<sup>63</sup> R.Steiner: *I capisaldi...*, p. 195;

<sup>64</sup> *ibid.*, p. 172;

<sup>65</sup> *ibid.*, p. 175.